

Le Jura littéraire

Autor(en): **Gigandet, Ch.-Jos.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **21 (1916)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-549752>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le Jura littéraire ¹⁾

par CH.-Jos. GIGANDET

III. Pierre Matthieu (1563-1621)

On a souvent parlé de Pierre Matthieu. Mais on connaît assez mal sa biographie. Personne, en effet, n'a dit quelque chose de bien positif concernant sa première jeunesse, et je ne me flatte pas non plus de répandre là-dessus, dans les quelques notes qui suivent, des « gerbes de clartés ». Il faudrait pour cela pouvoir consulter les archives et la bibliothèque de Porrentruy, les minutes des notaires, etc. Tout cela est pour moi un jardin des Hespérides.

Eh bien! malgré l'insuffisance des sources auxquelles il m'a été donné de puiser, je dirai comme l'abbé Vertot en certaine occasion : « Mon siège est fait. » Oui, mon siège est fait sur cette question : Pierre Matthieu peut-il être gardé dans le petit panthéon littéraire jurassien? De même que les Tavannes, il revient exclusivement à la France. Le Jura y perd certainement, mais pas assez pour être inconsolable.

D'abord, il est un point d'acquis. Matthieu n'est pas né à Porrentruy, ni dans une autre partie de l'Evêché, mais à Pesmes. ²⁾ Son père était franc-comtois, sa mère franc-comtoise également; c'était la fille du recteur des écoles de Vercel ³⁾. Mais en 1567, le père de Matthieu se fixa à Porrentruy, y fut recteur des écoles jusqu'en 1587 et revint une seconde fois dans cette ville en 1589.

Le petit Pierre Matthieu dut faire de solides études dans la cité des princes-évêques, bien que le collège des jésuites, fondé précisément à cette date de 1589, n'ait pu le compter au nombre de ses élèves. On prétend qu'avant l'âge de quinze ans, il possédait le latin, le grec et l'hébreu. En 1583, il était recteur des écoles de Vercel où il succédait probablement à son grand-père

¹⁾ Voir *Actes* de 1915, pages 193 et suivantes.

²⁾ Pesmes, chef-lieu de canton (Haute-Saône), sur l'Oignon, à 20 kilomètres de Gray.

³⁾ Vercel, chef-lieu de canton (Doubs), à 21 kilomètres de Beaune.

maternel, ¹⁾ il n'y resta que fort peu de temps ; bientôt il se rendit à Valence pour y étudier le droit, reçut le bonnet de docteur déjà en 1586 et s'établit alors à Lyon comme avocat. Si ces détails, donnés sur la foi de Darmesteter et Hatzfeld, de Godefroy, de Courtin, etc. sont vrais, comment Matthieu, ayant quitté Porrentruy à l'âge de vingt ans, a-t-il pu être curé de cette ville, ainsi qu'on l'a écrit ?

Le jeune avocat exerça sa profession à Lyon jusqu'à la soumission du Lyonnais, en 1599. Ce futur adulateur de Henri IV était alors un chaud partisan de la Ligue et de la maison de Lorraine ; il écrivit même une tragédie, imprimée à Lyon en 1589, et intitulée « La Guisiade », dans laquelle était représenté le massacre du duc de Guise. Cependant, en 1593, les habitants de Lyon l'envoyèrent à Paris, avec d'autres députés, pour présenter au Béarnais l'hommage de leur fidélité. Il fut, à cette occasion, recommandé au roi par le président Jeannin, lequel, comme on le sait, était originaire d'Autun et avait aussi trempé dans la Ligue. Henri IV choisit le député lyonnais comme historiographe, en remplacement de du Haillan. A l'avènement de Louis XIII, Matthieu conserva ses fonctions et la faveur royale ; il suivit ce prince au siège de Montauban, contracta une fièvre, la « fièvre d'armée », et mourut à Toulouse, en 1621.

Comme on le voit, Pierre Matthieu, venu enfant dans la principauté de Porrentruy, a quitté ce pays lorsqu'il était à peine un homme. Toute son activité virile appartient à la France.

La liste complète des œuvres de Matthieu se trouve dans Nicéron, tome 26²⁾. En voici les principales :

Tragédies :

Esther ;

La Guisiade, Lyon, 1589, in. 8^o ; réimprimée avec des notes dans le Journal de Henri III, édition de 1744, tome 3.

Oeuvres poétiques :

Tablettes de la mort ;

Quatrains de la vanité du monde.

Oeuvres historiques :

Histoire des derniers troubles de France sous les règnes de Henri III et de Henri IV. Lyon, 1594 ; in. 8^o ;

¹⁾ Godefroy : Histoire de la littérature française depuis le xvi^e siècle jusqu'à nos jours. Paris, 1878. II^e édition.

²⁾ Nicéron, « Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la république des lettres, avec le catalogue de leurs ouvrages ». Paris, 1727-1745. 43 vol., in. 12.

Histoire véritable des guerres entre les maisons de France et d'Espagne, de 1588 à 1604. Rouen, 1599, etc.;

Histoire de France, de 1598 à 1604. Paris, 1606, 2 vol., in. 8°; réimprimée plusieurs fois et traduite en italien;

Histoire de Louis XI. Paris, 1610, in-folio; id., 1628, in-quarto; traduite en anglais et en italien;

Histoire de la mort déplorable de Henri IV, avec plusieurs poésies en l'honneur de ce prince; Paris, 1611, in-folio; id., 1612, in. 8°;

Histoire de Saint Louis. Paris, 1618;

Histoire de France sous François I^{er}, Henri II, François II, Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII. Paris, 1631, 2 vol., in-folio.

Les tragédies de Matthieu, au dire de chacun, sont plus que faibles. Je n'ai pas là-dessus d'opinion personnelle. Je n'ai lu ni *Esther* ni *La Guisiade*.

Les *Tablettes* et les *Quatrains* ont été réimprimés plusieurs fois dans des éditions classiques, avec les quatrains de Gui du Faur de Pibrac (1529-1584) et d'Antoine Faure (1557-1624). Les préceptes de ces trois auteurs, de Pibrac surtout, sont remarquables par l'élévation de la pensée, presque toujours, quelquefois par la précision du style. Aussi firent-ils partie d'un cours d'éducation bien ordonnée pendant les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles. Molière ne les ignorait pas. On se rappelle cette admonestation bien sentie de Gorgibus à Célie, qui dévora les romans de M^{lle} de Scudéry :

« *Dites-moi comme il faut, au lieu de ces sornettes,
Les Quatrains de Pibrac et les doctes tablettes
Du conseiller Matthieu; l'ouvrage est de valeur
Et plein de beaux dictons à réciter par cœur.* »

(Sganarelle, I, 1).

Si l'on peut louer les tablettes et quatrains de Matthieu, il n'en est pas de même de ses travaux historiques. Cet écrivain fécond s'est ici trop abandonné à sa grande facilité. On ne parcourt ses in-folio qu'avec un sentiment de lassitude insurmontable; nulle part la phrase n'y a l'allure vigoureuse de celle d'un Tavannes, d'un de Retz. Les procès-verbaux de ce bon secrétaire ne laissent pas deviner la grande évolution de la France sous les Valois-Angoulême et les premiers Bourbons. Quelle différence entre Matthieu et son contemporain Davila, l'auteur de l'histoire des

guerres civiles¹⁾. Chez Davila, à qui l'on peut reprocher, il est vrai, une certaine partialité pour la protectrice de ses jeunes années, Catherine de Médicis, tout est clair, vivant : Cet Italien, pendant son séjour en France, a été un observateur sagace, profond. Matthieu, au milieu de la cour d'Henri IV, a été sourd et aveugle ; ou, s'il a bien vu les faits, il n'a pas su ou voulu en pénétrer le sens. C'est un brave homme qui tient à sa place et veut remplir dignement ses fonctions, en entassant volumes sur volumes ; ouvrier pesant, mais laborieux, il est toujours à sa tâche, travaillant d'un train égal comme un manoeuvre à la journée.

Une accusation grave pèse sur Matthieu historien. Si Davila a été partial en faveur de Catherine de Médicis, Matthieu l'est encore davantage pour Henri IV. Ce prince lui avait pourtant recommandé de parler de lui avec une entière franchise, « de n'user envers lui d'aucune complaisance ». La recommandation a été sans effet. L'ancien ligueur, dont l'admiration pour le Béarnais pourrait cependant avec droit laisser le lecteur un peu sceptique, pousse cette admiration, en quelques endroits, jusqu'à la bassesse. Et malgré cela, les intentions étaient bonnes, car c'est Matthieu qui a écrit ces belles paroles : « La première pensée qui me vient à l'âme quand je prends la plume en main, c'est de ne rien dire de vrai lâchement, de faux hardiment ». En somme, cet écrivain n'a eu qu'un malheur : Sa fortune matérielle, la faveur du roi, a tué sa fortune littéraire. Il était instruit, honnête, habile ; mais il devait travailler sur commande ; il était historiographe.

Pierre Matthieu a eu plusieurs enfants. Deux sont connus : Son fils Jean-Baptiste et une fille qui se fit religieuse dans le tiers-ordre de Saint François. Celle-ci vécut d'une manière si édifiante qu'un récollet, le père Alexandre, se crut obligé de publier la « Vie de la Vénérable mère Matthieu » ; cet ouvrage, in 8°, a paru à Lyon en 1691. Quant à Jean-Baptiste Matthieu, c'est lui qui édita l'« Histoire de France de François I^{er} à Louis XIII », après avoir rédigé les notes de son père sur le dernier règne.

IV. Thomas Platter dans le Jura

Ouvrons ici une parenthèse ! Thomas Platter n'est pas Jurasien. Mais la vie de ce grand homme est un peu liée à celle

¹⁾ Henri-Catherin Davila (1576-1631) : « Storia delle guerre civili di Francia ». Venise, 1630.

de notre pays. Aussi bien, nous ne croyons pas abuser des digressions en introduisant ici les pages suivantes.

Né en 1499 à Grenchen, en Valais, mort à Bâle en 1582, Thomas Platter a mené la vie la plus accidentée qu'on puisse rêver. A six ans, il était berger de chèvres, mais très jeune encore, il quitta ses montagnes et commença ses pérégrinations d'étudiant; parcourant l'Allemagne, la Bohême, la Pologne, il a vingt et une manières de gagner de l'argent; il exerce les métiers les plus divers: tantôt il se contente d'être mendiant, tantôt il se fait le valet d'un cordier; plus tard, par intermittences, nous le retrouvons maître d'école, enseignant le grec et l'hébreu, puis imprimeur. Il finit par rester «schulmeister» pour tout de bon, et mourut dans la peau d'un pédagogue endurci. A l'âge de 73 ans, maître d'école à Bâle et y vivant en bourgeois tranquille, il écrivit son autobiographie. Il a fait usage, dans ce livre, de son patois suisse, de sorte que la lecture n'en est pas médiocrement difficile pour un ressortissant des cantons romands. On peut en juger par l'échantillon donné en note¹⁾.

Cependant, cette biographie de Platter est fort intéressante; elle respire la franchise la plus naïve et nous offre un tableau exact de la vie des étudiants et des gens de lettres en Allemagne et en Suisse, au seizième siècle. Nous y voyons Zwingli, Écolampade et d'autres hommes célèbres du temps, tels qu'ils étaient, dans leur vrai jour, peints par un homme qui a vécu de leur vie et les connaissait bien. Aussi donnerais-je avec plaisir une traduction ou un résumé de toute la *Vie* de Platter; mais ma bonne volonté se heurte contre le défaut de loisir. Je me console en pensant que ceux de mes lecteurs que cela intéresserait le plus connaissent sans doute la chose aussi bien que moi-même; je ne pourrais rien leur apprendre; il suffirait d'ailleurs, si tel n'était point le cas, de les renvoyer à la meilleure édition de l'autobiographie en question; elle a paru en 1878, à Leipzig, chez Hirzel, et est due aux soins de M. le Dr H. Boos.

Ce à quoi je veux me borner, c'est à montrer Thomas Platter

¹⁾ Darnach villicht by eim halbem iar furt ich min geisz aber am morgent fru vor andren hirten, den ich was do der nechst, über in eggen uff, hiesz der Wyszeggen. Do giengen min geisz zu der rechten hand uff ein felszlin, was eins gutten schritz breit, und drunder grusam tieff, gewisz mer dan tusend klaffter hoch, nütz den ein felsen. Von dem felszlin gieng ein geisz der andren nach, über ein schrofen, uff das sy blöszlich die fuszklöwlin mochten stelle uff die krud pöschlin, die uff dem felsen gewaxen waren. Wie sie nun all uffhi waren, welt ich ouch do nohin.

à Porrentruy, à Delémont et à Moutier, à la suite du fameux docteur Epiphanius, médecin du prince-évêque Philippe de Gundelsheim¹⁾. Avant de partir pour les bords de l'Allaine, Platter était à Bâle, proviseur (sous-maître) chez le docteur Oporimus²⁾ avec un traitement de 40 livres bâloises. Comme il avait femme et enfants, ce salaire ne lui permettait pas fort bonne chère ni grand luxe ; aussi, rien de plus triste et de plus comique en même temps que la description qu'il nous laisse de son ménage, de ses meubles, deux petites marmites trouées, une chaise bancale et un lit — celui-ci assez bon — qu'il avait déniché au faubourg d'Aesch et payé la somme de cinq livres.

« En ce temps-là, dit-il, vint à Bâle un célèbre docteur, nommé Jean Epiphanius, médecin du duc de Bavière et né à Venise. Divers bourgeois de Munich, dont il était, ayant mangé de la viande un jour qu'il était défendu de le faire, ils durent s'enfuir. »

Six d'entre eux, qui restèrent à Munich, furent décapités par ordre du duc. Epiphanius se réfugia à Bâle et Platter le consulta à propos de vertiges qui l'inquiétaient. Le docteur lui répondit : « Mon ami, si tu demeurerais chez moi, ton mal disparaîtrait assez vite », voulant donner à entendre, ajoute Platter, que le malade n'avait besoin que d'une meilleure nourriture et de plus de sommeil. Le maître d'école résolut alors de se louer comme domestique chez le Vénitien, à condition que celui-ci prît aussi sa femme à son service. La chose se fit sans difficulté ; on dit adieu, le cœur léger, à la place de proviseur, et l'on partit pour Porrentruy, maître Jean étant devenu entre temps médecin du prince-évêque de Bâle.

Suivant de point en point le conseil du médecin, Platter dormit et mangea davantage, et ceci avec d'autant moins de remords que le dernier article ne se faisait plus qu'aux frais du Vénitien. Mais, hélas ! les jours d'Aranjuez furent de courte durée. Platter n'avait pas vécu douze semaines à l'ombre de la Réfouse, que son enfant était emporté par la peste. Puis, sa femme étant tout à coup devenue sombre et abattue, on eut peur de la voir aussi

¹⁾ Philippe de Gundelsheim, originaire de la Thuringe, régna de 1527 à 1553. C'est sous son principat que la cour épiscopale se fixa définitivement à Porrentruy (1528).

²⁾ Oporimus, savant imprimeur. Son vrai nom était Herbst (*Herbst* se traduit en grec par *Opora*, *automne*). Oporimus naquit à Bâle en 1507 et y mourut en 1568. Il fut d'abord correcteur d'épreuves chez l'illustre Froben, puis directeur du gymnase de la ville, secrétaire de Paracelse, et enfin médecin et professeur de grec. Il dirigea jusqu'à sa mort sa célèbre imprimerie qu'il avait fondée avec son parent Robertus Winter.

frappée de la terrible maladie, et le docteur engagea Platter à la conduire à Zurich. De retour à Porrentruy, celui-ci trouva son maître ivre-mort et seul dans sa chambre. Dame Epiphanius, devenue également malade de la peste peu après le départ du Valaisan pour Zurich, tenait le lit avec un abcès énorme à la jambe. C'est pourquoi, — je laisse ici la parole à Platter, — mon maître, ayant peur, se soûlait chaque jour afin de ne plus penser à ses ennuis. D'ailleurs, il était coutumier du fait déjà auparavant, et je l'avais toujours vu plus souvent pris de vin qu'à jeun . . . Le lundi (j'étais revenu le dimanche), mon maître était lui-même attaqué. Il me dit : « Thomas, nous allons quitter la ville, suis-moi. » Je le suivis et lorsque nous fûmes hors des portes, il continua : « Nous partons pour Delémont, je ne puis me voir ici. » C'est là que le prince avait fui le fléau. « Ce même jour, nous allâmes jusqu'à un village situé à une lieue ou à une demi-lieue de Porrentruy : nous y passâmes la nuit ; le docteur ne put rien manger et se sentait très mal . . . Le lendemain, nous louâmes un cheval ; mais arrivés sur la crête de la montagne qui sépare Porrentruy de Delémont, mon maître tomba de sa monture. Lorsque nous fûmes parvenus au village le plus proche de Delémont, on renvoya le cheval et nous nous rendîmes à pied jusqu'à la porte de la ville. On ne voulait pas nous ouvrir, mais maître Jean fit dire à l'évêque qui il était et celui-ci ordonna aussitôt qu'on nous laissât entrer. Nous allâmes au château ; on y souhaita la bienvenue à mon maître et le prince l'ayant fait mettre à ses côtés pour prendre le repas du soir, lui dit : « Qu'avez-vous donc, docteur ? Où s'en est allée votre vieille gaîté ? » Mon maître répondit : « Hier, j'ai eu chaud sur la route et j'ai bu ; c'est cela qui me rend malade. » Lorsqu'on alla se coucher, l'évêque lui dit encore : « Maître Jean, m'accompagnez-vous demain à la chasse ? — Oui, monseigneur, si je suis mieux, comme je l'espère. »

Epiphanius ne fut pas mieux. L'évêque alla chasser sans son médecin, et lorsqu'il revint, il paraît qu'il savait à quoi s'en tenir sur l'indisposition de celui-ci. Il me fit venir, ainsi continue Platter, et il me dit : « Est-il vrai, Thomas, qu'un de tes enfants soit mort de la peste à Porrentruy et que la femme du médecin tienne le lit ? » Je répondis : « Oui, mon gracieux seigneur. — Pourquoi le docteur est-il venu ici ? A-t-il aussi la peste ? — Je ne sais pas, il ne me l'a pas dit. — Alors, fais-moi le plaisir, reprit son Altesse, d'emmener ton maître hors du château, aussitôt que possible. »

Il fallut déloger sur-le-champ. Epiphanius trouva un asile chez l'hôtesse de la *Croix blanche* et il envoya Platter à Porrentruy pour y chercher sa femme. Mais elle refusa de venir, et Platter, à son retour à Delémont, n'y retrouva plus de docteur. Philippe de Gundelsheim l'avait relégué à Moutier. Là, il fut très difficile de trouver quelqu'un qui consentît à donner l'hospitalité au malade : on ne voulait même pas céder une étable à porcs pour l'y laisser mourir. Enfin, Platter rencontra pourtant une femme charitable qui accueillit Epiphanius.

« Lorsqu'il fut amené chez elle, dit-il, elle le baisa sur la bouche et pleura de compassion, car c'était un bel homme, grand et bien fait . . . Ayant été mis au lit, il m'appela et d'une voix à peine intelligible, il me commanda de partir pour Bâle. Il arracha de son cou un collier auquel étaient attachés un cure-dents en or, deux ou trois bagues et différentes choses que l'on a l'habitude de porter ainsi ; il enleva aussi de son doigt son anneau muni de son cachet, et me dit de porter tous ces bijoux à dame Epiphanius, qui devait être rentrée à Bâle ; il insista pour que je partisse tout de suite, car il craignait qu'on ne me retînt et que ces objets précieux ne parvinssent pas à sa femme. »

Platter se mit en route et maître Jean mourut le même jour. « Il fut enseveli honnêtement, comme il convient à un docteur. »

Parlant de la veuve du médecin, Platter écrit que tout ce qu'elle possédait lui fut enlevé par des créanciers, et il ajoute : « Où elle est allée, je n'en sais rien ; elle était belle, etc., etc. » Quant à Platter lui-même, il n'avait plus rien à faire dans le Jura, et il resta à Bâle. Lorsque son ancien professeur Myconius, l'ami de Zwingli, fut appelé dans la cité rhénane comme prédicant, ce fut Platter qui alla le chercher à Zurich. Le récit du voyage de Myconius et de Platter est un des plus remarquables épisodes du livre de ce dernier. C'est épique. Mais ici finit ma tâche. J'ai voulu suivre le fameux Valaisan dans l'Evêché : c'est fait. Son activité dans les montagnes jurassiennes n'a pas été bien grande, c'est vrai ; il est néanmoins intéressant de savoir qu'il y a vécu quelque temps ; c'est mon avis, du moins, et j'espère que ce sera celui de mes lecteurs, amis de leur pays et curieux des moindres détails de son histoire.

V. Nicolas de Béguelin de Lichterfeld (1714-1789)

De tout temps, nombre de Suisses instruits sont allés à l'étranger pour y chercher fortune et y ont fait bonne figure. Détail remarquable : c'est surtout dans les pays germaniques qu'ils ont trouvé et trouvent encore le meilleur accueil. La France est la plus hospitalière des nations, mais son hospitalité s'arrête au seuil de l'administration et de l'Université. Une muraille, qui n'a rien à envier à celle des Thsin, protège le sanctuaire.

Au siècle passé, les Suisses étaient particulièrement nombreux de l'autre côté du Rhin. On y trouvait les Béguelin, les Bernouilli, les de Catt, les Euler, les Haller, les Mérian, les Sulzer, les de Vattel, les Waegelin, etc. Tous ces hommes sont connus de mes lecteurs sauf peut-être Béguelin, leur compatriote. Plusieurs fois il m'est arrivé, en effet, de demander vainement des détails sur sa vie aux Jurassiens qui sont le mieux au courant de l'histoire de leur patrie. Béguelin est pourtant probablement, avec les généraux baron Voirol et Comman, celui des enfants du Jura dont la fortune a été la plus brillante hors du pays.

Il mourut à Berlin, le 9 février 1789, directeur de l'Académie des sciences pour la classe de philosophie, et son éloge fut prononcé le 1^{er} octobre de la même année par le secrétaire perpétuel J.-H.-Samuel Formey. Celui-ci, qui remplaça un peu plus tard Béguelin comme directeur, est célèbre par ses légers démêlés avec Voltaire, qui le malmène avec assez de rudesse dans la *Défense de Bolingbroke*. C'était un fécond écrivain. Descendant d'une famille de réfugiés, d'abord pasteur à Brandenbourg, puis professeur à Berlin, il a écrit en français une foule de mémoires et d'ouvrages de toute sorte dont l'énumération n'a pas à trouver place ici, et il prononça, pendant une longue suite d'années, les éloges des académiciens de Berlin. L'éloge de son ami Béguelin est naturellement, de tout cela, ce qui m'intéresse le plus ; je le mettrai continuellement à contribution dans cette étude¹).

Nicolas Béguelin naquit à Courtelary le 25 juin 1714. Son père était maire du lieu et possédait une terre dans les environs. Selon ce qui fut raconté à Formey par la famille, les ancêtres de Béguelin auraient joué un rôle très honorable dans la magistrature et

¹) Voir *Mémoires de l'Académie royale des sciences et belles-lettres depuis l'avènement de Frédéric-Guillaume II au trône* (années 1788 et 1789). Berlin, 1793, chez Georges Decker, imprimeur du roi. — Il a paru, depuis la publication de ce travail, un ouvrage considérable sur notre auteur : *Nicolas de Béguelin*, par Paul Dumont, Neuchâtel et Paris (sans date).

dans l'armée; en souvenir de l'exploit de l'un d'entre eux, leurs armes furent peintes, au XV^e siècle, sur les vitraux de l'église du chef-lieu de l'Erguel.

Le père de Nicolas désirait que son fils lui succédât dans ses fonctions de maire, et il l'envoya à Bâle pour y étudier le droit. Les Pandectes n'avaient toutefois que peu d'attraits pour le jeune homme; il leur préférait les mathématiques et, « pour combiner ses goûts et son devoir, il rédigea mathématiquement — c'est toujours la famille qui parle — divers traités sur des matières juridiques ». Il ferait bon savoir ce que pouvait être cette rédaction mathématique. Béguelin mit-il Barthole en équations? C'eût été au moins aussi fort, on en conviendra, que de mettre l'histoire romaine en rondeaux ou en triolets.

La révolte de Péquignat eut son contre-coup en Erguel. Les tiraillements qui se produisirent dans le Vallon changèrent les idées du maire de Courtelary sur la vocation de son fils. Il lui conseilla de chercher un établissement en Allemagne. Toutefois, la conviction n'y était pas encore, car il lui fit continuer son droit et le jeune étudiant se rendit à Wetzlar le 3 juin 1735 pour y apprendre la procédure en usage à la Chambre impériale. Il y trouva comme maître le célèbre assesseur Scherrer, sous lequel il fit de rapides progrès; il travaillait beaucoup, pensant qu'il pourrait obtenir l'un ou l'autre emploi dans sa patrie. Mais le moment vint où il perdit tout espoir, les troubles de la principauté ayant de jour en jour un aspect plus grave; il prit le parti, cette fois définitif, de rester en Allemagne et, pour se faire connaître, il écrivit diverses dissertations sur des questions de jurisprudence, de mathématiques ou de philosophie. Il soumettait ses manuscrits aux personnes dont il croyait pouvoir gagner l'appui, comme le témoignent ces lignes du comte Manteuffel, adressées à Formey en date du 25 mai 1743:

« Il y a huit ou dix jours que je fus tout surpris de recevoir une lettre fort obligeante d'un M. Béguelin, licencié en droit, accompagnée d'une fort bonne traduction de l'« Harmonie préétablie » de feu M. Reinbëck, avec une addition du traducteur, où il tâche de résoudre les scrupules qui empêchaient le défunt d'adopter cette hypothèse. Ne me fiant pas assez à mes propres connaissances pour juger moi-même de ces sortes d'écrits, je l'ai envoyée à M. Wolf, qui vient de me la renvoyer, et qui m'assure en même temps qu'il trouve cette addition très bonne et très solide, et qu'il juge par cet échantillon que M. Béguelin est pour

le moins aussi bon philosophe que M. de Vattel, dont il est grand ami. Je ferai imprimer ici ce MS.»

Le travail dont parle M. de Manteuffel fut, paraît-il, un sujet de discussion dans les journaux helvétiques de l'époque.

Pendant que Béguelin s'ennuyait à Wetzlar à écouter les arrêts de la cour impériale et à commenter les philosophes, son ami, le publiciste de Vattel¹⁾, lui proposa la place de secrétaire d'ambassade de la cour de Saxe à Berlin, l'invitant, s'il acceptait, à se rendre à Dresde sans retard. Béguelin partit, mais en chemin une lettre de Vattel lui apprit qu'il y avait malentendu : ce n'était pas d'une place de secrétaire de la cour de Saxe à Berlin qu'il s'agissait, mais de celle de Prusse à Dresde. L'erreur est plaisante. Béguelin ne la trouva néanmoins pas de son goût ; les affaires de la Prusse, en guerre avec Marie-Thérèse au sujet de la Silésie, n'étaient pas brillantes à cette heure-là. Cependant il continua sa route, arriva à Dresde. Le comte de Bees était alors le représentant de la Prusse dans cette ville ; Frédéric II ne l'aimait point ; il apprécia davantage le nouveau secrétaire, dont les rapports lui plurent grandement, et lorsqu'il vint à Leipzig prendre ses quartiers d'hiver, il fit la connaissance personnelle du jeune diplomate et en fut absolument enchanté. Le comte de Bees avait lui-même beaucoup d'estime et d'affection pour Béguelin ; à sa mort, il le nomma tuteur de sa fille et lui légua la terre de Lindenberg, située dans le comté de Beeskow.

Peu après, le roi offrit à Béguelin la place d'instituteur de son neveu, le prince héritier Frédéric-Guillaume. Béguelin, qui montre toujours une grande prudence lorsqu'il est question de ses intérêts, représenta à Frédéric les avantages qu'il perdrait en changeant d'emploi, et ce n'est qu'après qu'on lui eut promis une compensation équivalente qu'il se rendit à Berlin, où il devait passer une vingtaine d'années aux côtés du prince royal. Sa famille le rejoignit et vendit les propriétés qu'elle avait en Suisse.

Quand cela eut-il lieu ? Formey reste muet sur ce point. S'il est difficile d'indiquer une date exacte, on peut toutefois admettre avec assez de raison que ce fut pendant la seconde guerre de Silésie, donc entre 1744 et 1746. En tout cas, on retrouve Béguelin en 1746, le 1^{er} septembre, faisant sa harangue inaugurale comme professeur de mathématiques au collège de Joachim, emploi qu'il cumula avec ses fonctions de précepteur, et le 2 novembre de

¹⁾ Emmerich de Vattel, né à Couvet en 1714, mort en 1767. Ministre de Saxe à Berne et conseiller privé. Auteur de : *Le droit des gens*, Neuchâtel, 1758.

l'année suivante, Maupertuis le reçoit à l'Académie des sciences.

Béguelin fit une maladie très grave en 1748. On le croyait perdu. Mais il triompha de la mort et reprit bientôt ses leçons à Joachim et auprès de son royal élève. Le 30 janvier 1749, Formey assista aux expériences qu'il exécutait avec une machine électrique pour l'instruction du prince; plusieurs personnages de marque étaient présents, entre autres le duc Ferdinand de Brunswick, l'oncle de l'auteur du fameux manifeste de 1792. Béguelin donnait un soin particulier à l'étude des sciences physiques et naturelles dans l'éducation de Frédéric-Guillaume. C'est ainsi que l'incubation artificielle des œufs lui fournit le sujet d'observations intéressantes; il décapite artistement la coquille de l'œuf afin de pouvoir en enlever journellement une sorte de couvercle et se rendre ainsi compte des progrès de la croissance du poussin. Son enseignement devait plaire au futur roi, qui se prit pour lui d'une amitié réellement extraordinaire.

Le Jurassien n'oubliait pas, au milieu de ses travaux paisibles, le pays de sa jeunesse. Il entretenait une correspondance suivie avec de Vattel au sujet des affaires de la principauté de Neuchâtel et à propos de jeunes Suisses à placer en Prusse; son influence dans l'administration n'était pas grande depuis qu'il avait quitté la diplomatie; mais il savait mettre en œuvre celle de ses amis, celle du président de Jariges surtout, qui était considérable. On ne l'oubliait pas non plus dans sa patrie: en 1761, il fut nommé membre d'honneur du conseil de la ville de Bienne, dont il était bourgeois.

L'année 1763, date de la paix d'Hubertsbourg, si glorieuse pour l'Etat prussien, fut fatale à Béguelin. Il encourut la disgrâce du roi. Comment? La chose n'est pas claire. Formey raconte que, dans une conversation, le gouverneur du prince, M. de Borcke, ayant soutenu contre Frédéric II que la paix était préférable à la guerre, le roi entra dans une grande colère et congédia et de Borcke, gouverneur, et Béguelin, instituteur de son neveu, craignant qu'ils inspirassent à celui-ci des sentiments pacifiques qu'il réprouvait. Si cette version est juste, c'est de Borcke qui aurait dû être frappé le plus sévèrement. Mais il n'en fut pas ainsi. Le gouverneur ne fut réellement destitué que quatre jours après l'incident, tandis que le précepteur fut immédiatement mis à pied; de plus, le premier conserva une pension de 3000 écus sur la cassette du roi; la disgrâce du second fut au contraire complète; Frédéric II ne voulut plus entendre parler de lui. Vers la fin de

1763, Béguelin quitta la cour et Potsdam et s'établit à Berlin où, en 1766, il acheta la maison d'Euler, appelé à Pétersbourg.

La séparation fut pénible au maître et à l'élève. Le roi avait formellement défendu à Béguelin de voir le prince royal. Celui-ci vint cependant assez souvent chez son ami, à ce que rapporte Formey, bien placé pour le savoir, puisqu'il habitait à quelques pas de son collègue de l'Académie. « On voyait paraître dans la rue un fiacre, dit-il, ou quelque autre mauvaise voiture, d'où descendait quelqu'un dont la stature ne pouvait être cachée, mais qui, ayant un chapeau rabattu sur les yeux, gagnait en diligence le perron de la maison de mon voisin et passait chez lui des heures entières. Quand moi, ou ma famille, apercevions ce passant, nous avions soin de nous éloigner des fenêtres, pour ne pas paraître l'épier. »

Une fois même, Béguelin viola la consigne qui lui interdisait l'entrée du château de Potsdam. Frédéric-Guillaume était dangereusement malade et, dans une lettre, appelait son ancien précepteur. Que faire? Béguelin prit son parti sans hésiter. Il résolut de se rendre en plein jour au château, arriva à Potsdam, se fit annoncer comme si de rien n'eût été, parvint aux appartements du malade et y resta plusieurs jours. Le roi feignit de ne pas s'apercevoir de cette infraction à ses ordres jusqu'à ce que l'académicien fut de retour à Berlin, mais alors il lui écrivit « une lettre fulminante » sur l'audace de son procédé. Le coupable répondit en termes dignes et fermes, et l'affaire n'eut pas de suite.

Le ressentiment de Frédéric II se montre singulièrement âpre dans une autre occasion. Le 4 juillet 1780, l'Académie reçut de lui un cachet dans lequel il lui faisait savoir que « l'académicien Béguelin réclamait la place de directeur de la classe de philosophie, ainsi que la pension vacante par la mort de l'académicien Cochius; mais que le roi désirant de remplacer ce dernier, et ne voulant confier la place de directeur vacante par la mort de Sulzer qu'à un autre savant de renommée, académicien ou étranger, on eût à lui indiquer quelques sujets entre lesquels Sa Majesté pût faire un choix, etc. »

Là-dessus, l'Académie remontra, le 7 juillet, qu'à l'égard de la place de directeur, elle revenait par voie d'élection aux membres les plus anciens, que ce serait une humiliation pour le corps que l'appel d'un étranger, que d'ailleurs on ne pourrait attirer un savant distingué par les deux cents écus attachés à la charge, et, en conséquence, elle présentait les trois plus anciens académiciens

comme candidats; Béguelin était le second. La réponse du monarque fut prompte et raide. La voici: « Tout ce que vous me dites, par votre rapport d'hier, ne saurait me faire changer de sentiment. Il faut pour la classe de philosophie un philosophe dans toute l'étendue du terme: sans quoi ce serait mettre un architecte à la tête de la chirurgie. Ainsi je me réfère à mes ordres ultérieurs ». Béguelin se le tint pour dit: Il prit la qualité de vétérán; le roi, revenu sur le tard à des sentiments un peu meilleurs à son encontre, lui accorda une pension vers la fin du règne.

Cette prévention de Frédéric, si forte, si tenace, serait inconcevable si elle n'avait eu d'autre motif que les propos de M. de Borcke. Il ne serait pas impossible que le roi eût trouvé démesurée l'influence de l'instituteur sur l'élève. On s'attendait généralement, — Formey l'atteste, — à voir Béguelin jouer un grand rôle sous le règne de Frédéric-Guillaume. L'histoire de Fénélon et du duc de Bourgogne, de la disgrâce de l'auteur de *Télémaque*! Les idées du précepteur même, et non du gouverneur, pouvaient parfaitement déplaire en haut lieu. Son système d'éducation, savant, philosophique, doucereux, à la manière du *Cygne de Cambrai*, était-il bien le meilleur pour former des princes? Le duc de Bourgogne, et il est fort probable qu'il n'y a pas lieu de le regretter, malgré les hontes de la Régence, le duc de Bourgogne est mort trop tôt pour qu'on pût juger des fruits des leçons de Fénélon.

En ce qui concerne Frédéric-Guillaume, nous savons à quoi nous en tenir. Il fut un mauvais roi de Prusse, suivit les errements des illuminés, commit les fautes les plus graves, dépensant le trésor et gâchant l'admirable organisation militaire que Frédéric lui avait léguée; il se livra enfin aux plaisirs sans retenue, sacrifiant tout, généraux et ministres, à ses maîtresses, préférant à Herzberg, les Haugwitz, les Lucchesini et les Lombard. Prince royal, il avait déjà eu des différends avec son glorieux oncle. Celui-ci aurait-il prévu ce qui arriverait après sa descente dans la tombe, et attribuait-il — sans doute bien injustement — les faiblesses naturelles de son héritier à l'éducation qu'il avait reçue?

La revanche arriva enfin pour l'académicien; Frédéric II mourut le 17 août 1786. Cette même année, Frédéric-Guillaume II nomma Béguelin directeur de la classe de philosophie, lui donna des lettres de noblesse et acheta pour lui la terre seigneuriale de Lichterfeld, payée 28,000 écus d'or. Ce furent là des marques palpables, il est permis de le dire, de l'affection du roi. Béguelin resta l'intime du monarque jusqu'à sa mort, mais il ne remplit

pas le rôle politique qu'on attendait de lui. Il tomba malade, souffrit cruellement d'un asthme qui lui enlevait tout repos. Pendant les trois derniers hivers de sa vie, il était obligé de se coucher déjà à quatre ou à cinq heures du soir et de rester absolument immobile pour calmer ses douleurs. L'été lui rendait un peu de ses forces. Formey lui fait une visite en 1788, à Lichterfeld, et lui trouve bonne mine. Mais, l'été suivant, l'état du malade empire, en même temps que redoublent les attentions royales. Frédéric-Guillaume II vient plusieurs fois voir son vieux maître. La surveillance de la mort de Béguelin, le roi, après s'être entretenu avec lui, « va à la fenêtre pour essuyer ses larmes ». C'est la dernière fois que les deux amis se virent; le pasteur Hauchecorne fit graver une estampe représentant cette rencontre suprême. Béguelin s'éteignit doucement le 9 février.

Le roi continua ses bontés à la famille de « son cher Béguelin » après la mort de celui-ci. Il honora aussi autrement la mémoire du conseiller qu'il avait perdu; il fit faire le portrait du défunt par Graff et le plaça dans sa chambre à coucher. Je crois avoir lu quelque part, mais je n'ai plus la note sous les yeux, que Frédéric ne garda pourtant pas longtemps la peinture de Graff dans son alcôve. Il ne faut médire de personne, pas même des princes, mais le portrait de l'honnête et bon maître lui reprochait peut-être trop d'écart.

En 1761, le 19 janvier, Béguelin avait épousé M^{lle} Pelloutier, une excellente femme; des rhumatismes la clouèrent malheureusement bientôt dans son lit. Les deux époux laissèrent trois fils et une fille.

Comme physicien, Béguelin n'a pas, que je sache, rendu de services marquants à la science, et les dissertations, que les mémoires de l'académie de Berlin publièrent de lui presque chaque année, à partir de 1759, portent plutôt l'empreinte de la fantaisie que celle de l'esprit scientifique. Le style n'en est ni meilleur ni pire que celui de travaux analogues. Voici le titre de la première: *Sur l'art de connaître les pensées d'autrui à l'aide de la métaphysique.*

Une autre, lue dans la séance d'août 1787, offre ce second titre non moins étrange: *Réflexions sur les plaisirs et les peines de la vie, comparées à l'égard du nombre, des fréquents retours, et la multitude des genres*; ce sujet est traité d'une façon hautement fantaisiste; on prend sur le fait l'homme aux équations accompagné du rêveur sentant son dix-huitième siècle.

Quant aux œuvres purement littéraires de Béguelin, on en connaît deux : une traduction du poème *Le printemps*, de Kleist, et un poème original intitulé : *Wilhelmine ou la révolution de Hollande*. A mon grand regret, je n'ai pas pu mettre la main, malgré bien des démarches, sur ces deux publications ; toutes les deux doivent avoir été imprimées à Berlin, dans le format in-8°, la première en 1781, la seconde en 1787. D'après ce que j'en ai ouï dire, elles ne sont pas dépourvues de mérite. Ce serait une œuvre pieuse, digne d'un Jurassien, que la préparation d'une édition des œuvres de Béguelin. J'ai un peu changé d'avis au sujet de ce citoyen de Courtelary. Quoiqu'il ait vécu en Allemagne depuis sa vingtième année jusqu'à sa mort, je crois qu'il se sentit Suisse bien longtemps ; le Jura serait peut-être en droit de le réclamer. Son bagage littéraire n'est pas grand, mais n'est pas non plus à dédaigner. Avec *les Painies*, il représenterait, à mon humble avis, tout ce que l'Evêché peut déceimment offrir dans le domaine des lettres avant le XIX^e siècle.

VI. Xavier Kohler (1823-1891)

La mort a enlevé, il y a trois semaines, ¹⁾ deux lettrés pour qui j'éprouvais une sympathie toute particulière, un compatriote, Xavier Kohler, et un demi-compatriote, Jean-Jacques Weiss. J'aurais déjà consacré ma dernière chronique à X. Kohler, si le *Démocrate* n'avait annoncé une nécrologie, due à une plume autorisée. Cette nécrologie tardant à paraître, je me décide à prendre la liberté de dire quelques mots sur le citoyen distingué que le Jura vient de perdre. Mon article ne fera qu'effleurer le sujet et ne nuira pas du tout, je l'espère, au travail promis par notre rédacteur en chef.

Je ne suis en effet pas le moins du monde à même d'écrire une biographie complète de Kohler, une biographie digne de lui. Si j'ai lu à peu près tout ce qu'il a publié, je l'ai connu personnellement fort peu. Je l'ai pourtant vu souvent. Avant 1870, lorsque nous étions encore des gosses étrangers à toute idée littéraire, nous savions déjà tous son nom, mes camarades et moi, et nous n'ignorions pas que c'était quelqu'un, un monsieur pas comme les autres, ce petit homme à l'air alors très crâne, les yeux myopes mais étrangement vifs sous des lunettes un peu sombres, le chapeau porté en arrière et abritant d'abondantes boucles noires

¹⁾ Cet article a été écrit en 1891.

retombant sur la nuque, que nous rencontrions parfois sur le chemin de Lorette.

Ce chemin de Lorette, tout proche de la ville, était en ces temps-là plus tranquille qu'aujourd'hui qu'il est devenu un je ne sais quoi ressemblant vaguement à une rue, à une avenue, à un jardin anglais mal entretenu et parsemé de bâtisses se donnant des airs de villas. C'était fort joli. A partir des jardins Schlachter, sur les murs desquels pendaient des vignes vierges superbes de tons en automne, on avait devant soi un petit sentier de sable fin, bordé d'un côté par une prairie abondant, aux mois de mai et de juin, en barbes-de-bouc qui faisaient les délices de quelques-uns d'entre nous, herbivores enragés, végétariens avant la lettre, très forts sur les qualités respectives des diverses sortes d'oseilles et de coucous; bordé de l'autre côté par une haie couverte de convolvulus dressant fièrement leurs corolles d'un blanc immaculé ou de houblons sauvages aux senteurs discrètes.

Tout cela a disparu depuis la construction du chemin de fer. Le calme a fait place à l'agitation. Les promeneurs solitaires et les paysannes de Cœuve revenant du marché ont cédé le terrain à des gens pressés, aux allures fiévreuses, qui, s'étant trop attardés dans la ville haute, portent sur leurs figures inquiètes cette sorte d'effroi comique des voyageurs qui vont manquer le train. Les locomotives, qui sifflent à toute heure leurs appels agaçants, ont fait fuir les pinsons et les rouges-gorges blottis autrefois sous les feuilles et les fleurs des pommiers. La gare massive, lourde, sans grâce, masque le site romantique de Lorette.

C'est la vieille cité épiscopale, paresseuse, endormie, bon enfant, qui s'en est allée! Une nouvelle ville grandissante, affairée, a surgi, accrochée aux rails de fer qui l'enlacent dans le mouvement industriel et commercial étourdissant du monde entier. Il y a là un thème élégiaque à développer; mais ce n'est pas moi qui me chargerai de la chose. J'ai pour principe qu'il est bien de prendre le temps tel qu'il est, et en particulier qu'un peuple doit songer à vivre avant de se complaire à admirer les beautés de la nature. En notre âge de fer, alors que, grâce au protectionnisme, on a pu dire que bientôt le lard et le jambon seront si chers que seuls nos riches amis israélites pourront s'en permettre le luxe sur leurs tables, la question primordiale est de se procurer de la soupe et un peu de pain à mettre sur la planche. Parmi nous autres prolétaires fin de siècle, plus d'Horaces! Pour nous, plus de Tiburs sur le mont Lucretile, ni même au pied du

Banné! De là ma réconciliation facile avec l'utilitarisme, avec les chemins de fer gâtant les sentiers fleuris, avec la disparition du pittoresque.

M. Xavier Kohler, bien qu'ayant toujours été au fond un partisan convaincu du progrès et ayant même tout spécialement travaillé à nos entreprises ferrugineuses, m'a semblé emporter avec lui les derniers vestiges du vieux Porrentruy. A mes yeux, il l'incarnait. Jovial, enthousiaste, non dépourvu d'une pointe de douce malice et de fine ironie, il parlait en outre avec l'ancien accent bruntrutain le plus pur, avec un accent et des intonations de mélodie, que seuls deux ou trois de mes amis ajoulots ont eu l'art de conserver, sans que toutefois, je dois le dire pour qu'ils ne deviennent pas trop fiers, cela leur ait coûté beaucoup de peine et d'exercice.

Après 1870, j'ai revu M. Kohler dans diverses circonstances où il prononça des discours pleins de verve ou de virulence, à l'inauguration de nos premières lignes ferrées, au *meeting* de la Combe des Suédois en 1873, lors de nos regrettables querelles religieuses, qu'à près de vingt ans de distance, nous ne parvenons pas encore à juger avec modération et justice. Mais je n'ai eu qu'une seule fois l'honneur et le plaisir de m'entretenir avec lui. Et il n'y a pas très longtemps. Passant un jour à Porrentruy, j'allai lui demander certains détails sur la vie de Pierre Matthieu et des Tavannes, personnages qui pour l'heure m'intéressaient fort, m'étant mis dans la cervelle de prouver une bonne fois pour toutes que nous n'avons aucune raison de les considérer comme Jurassiens. Il me renvoya aux bureaux du *Démocrate*. « Le *Démocrate*, me dit-il, a publié sur le sujet qui vous occupe quelque chose d'un certain G. W., que nous ne connaissons pas, dont on ne veut pas dire le nom. Vous êtes bien avec la rédaction du journal, on sera sans doute moins fermé pour vous, et G. W. vous tirera de peine ». Je lui avouai que G. W. ne pourrait absolument me rien dire de neuf, et, au lieu de nous enfermer sur Matthieu et le maréchal Gaspard de Tavannes, nous causâmes de tout et du reste pendant une bonne partie de l'après-midi, fouillant chaque recoin de la riche bibliothèque de l'aimable savant. Il était déjà malade, ne voyait plus qu'à peine. Mais quel feu encore, quel enthousiasme se réveillait en lui en discutant l'histoire de notre petit pays si aimé, les choses des temps disparus! Il était intarissable, et à mesure que l'heure s'avavançait, il se transfigurait. Ce n'était plus le même homme que j'avais cru deviner en l'abor-

dant. « Vous ne me reverrez plus », fit-il tristement lorsque je le quittai. Je lui assurais le contraire, mais il disait vrai, hélas !

Les quelques instants passés en la compagnie de M. Kohler avaient suffi pour que je pusse entrevoir le tragique de la vie intellectuelle de cet homme plein de science, aux vues élevées, puissantes, originales, et resté méconnu. Je sentis que ce penseur érudit n'avait certainement pas donné toute sa mesure, que son existence comme littérateur et historien, toute brillante qu'elle a été sur le petit théâtre jurassien, était une vie manquée.

* * *

Des vies manquées, ce n'est pas ce qui fait défaut ici-bas, et lorsque l'on a conscience d'avoir manqué la sienne propre, qu'au lieu de se faire jardinier ou ébéniste, on a voulu surprendre la vérité et découvrir le fond des choses — œuvre vaine ! — on est sceptique et indifférent assez, à l'endroit des destinées incomplètes. Néanmoins, en présence de cas comme ceux de Kohler, chez nous, et de Weiss, en France, le spectacle est réellement douloureux. On trouvera peut-être singulier que je rapproche ces deux écrivains, et il y aura bien quelques malins qui hausseront les épaules. Tous les deux sont pourtant loin de n'avoir que cela de commun qu'ils appartiennent à la même génération et se sont éteints la même semaine. Ils sont des exemples frappants du lettré raffiné tombé dans la politique et s'y étant perdu, de l'homme qui n'a pas pu suivre sa voie ni jouer de son instrument.

On peut avoir du goût, infiniment de goût et d'esprit, et être politique. Beaucoup de nos magistrats, que je n'aime pas autrement tous d'un fol amour, sont là pour le prouver. Mais ils sont en même temps gens pratiques et têtus, qui veulent arriver au but une fois entrevu, laissent le sentiment et, s'il le faut, les scrupules, à la porte des conseils. Weiss et Kohler n'avaient pas la volonté si forte. Esprits spéculatifs un projet ou un plan ne leur étaient pas plus tôt venus en tête, que les objections se dressaient en foule devant leurs yeux ahuris. Ils pesaient trop le pour et le contre, et le contre leur apparaissait bien vite plus lourd que le reste. Aussi, modérés, sceptiques, ils ont toujours été plutôt favorables aux oppositions. Kohler est libéral sous le régime de la *schlague*, comme Weiss sous l'empire ; Kohler devient conservateur lorsque les catholiques-romains peuvent se croire opprimés, et Weiss lors-

que Thiers est tout puissant ou que le seize-mai croule et menace ruine. Sur le tard, il est vrai, ils ne boudent plus, renoncent à fronder, et l'un accepte même une très haute place qui lui est offerte par Gambetta au grand scandale des radicaux des bords de la Seine. Mais alors, ils sentent que la lutte est finie ou a du moins perdu son acuité, qu'une période de sagesse et de calme a commencé.

A mon avis, ils auraient mieux fait de ne jamais prendre qu'une part modeste au combat. Tout aurait marché sans eux, je ne dirai pas mieux, mais bien sûr non plus mal. Ils avaient débuté comme professeurs. C'est très bien. Je veux admettre qu'ils n'étaient guère faits pour enseigner dans les lycées. Mais la culture du champ de la science, c'était certainement là leur tâche. Leur place était dans une faculté de lettres. Là, ils auraient non seulement rendu des services aux étudiants, mais ils auraient pu préparer, mûrir et écrire des livres de valeur, Kohler comme Weiss. Si celui-ci était une des trois ou quatre bonnes plumes de France, Kohler écrivait fort bien aussi. Nous avons eu des hommes d'un très haut mérite, nos grands morts de la période de 1830 à 1860 sont des intelligences supérieures, même si on les sort, si on les enlève de l'étroit cadre jurassien. Cependant, je ne sache point qu'aucun d'eux ait eu le sens de la phrase et du mot extraordinairement développé. A part nos polémistes, qui furent et sont encore, dans tous les camps, de vigoureux et rudes joûteurs, nous n'avons guère eu comme écrivains de race que Péquignot et X. Kohler.

Soit comme historien, soit comme philologue, ce dernier, dans des conditions favorables, serait devenu un maître incontesté. En 1849, lorsqu'il publiait *Les Painies* de Raspieler, la science néophilologique naissait. Il aurait pu prendre rang parmi les disciples de Raynouard, de Diez, de Bopp, etc. Il a même parfaitement entrevu le mouvement qui allait rénover l'étude des langues romanes. L'occasion d'y prendre une part active et féconde lui a manqué. Nous n'avons pas d'école supérieure dans le Jura, et il y a quarante ans, on ne se souciait guère à Berne de mettre en vue un vulgaire *Leberger*. Malgré les révolutions, si l'Evêché était aux Bernois, Berne n'était pas pour les Jurassiens.

De nature fiers et indépendants, les deux vaillants dont je parle n'ont d'ailleurs rien fait pour parvenir. Au contraire. Les saillies de Weiss et les boutades de Kohler leur ont fermé le chemin de la fortune, et les ont sans cesse éloignés de la sécurité et du repos nécessaires à la production d'œuvres de longue ha-

leine et fortement conçues. Le maître écrivain français dont la science et l'érudition solides étaient à des millions de coudées au-dessus des pauvretés de gribouilleurs ignares, mais bruyants, qui ont décroché le succès chez les masses, est mort bibliothécaire. Et pour notre honte, on a pu voir l'un des premiers hommes d'élite de notre contrée, maître, sur ses vieux jours, d'une sorte d'école infantine établie, si je suis bien informé, dans le couvent des Ursulines! Vous me direz que Pestalozzi a fait encore mieux ou pis. C'est juste. Mais c'était sa vocation, à Pestalozzi.

Aussi l'œuvre des deux morts que je regrette a-t-il été au-dessous de ce qu'on pouvait attendre. Ils se sont pourtant prodigués, Weiss dans les *Débats* et dans le *Journal de Paris*; Kohler dans une foule de brochures et d'articles dont je renonce à donner les titres, que les curieux du reste trouveront pour un grand nombre dans la table des *Actes de l'Emulation*. Le journaliste parisien a du moins pu publier trois volumes, goûtés des délicats: les *Essais sur l'histoire de la littérature française*, *Au pays du Rhin*, un livre exquis, et le *Théâtre et les mœurs*. Ce qui reste de ses feuilletons des *Débats* fournira en outre sans doute la matière de quelques autres tomes charmants et pleins d'intérêt. De l'ancien archiviste de Porrentruy, nous n'avons d'autre livre que les *Alperoses* et les *Alsaciennes*, et ce n'est pas dans la poésie qu'était sa force. Une main pieuse ne pourrait-elle rassembler en deux ou trois volumes les études si substantielles et si solides de Kohler, qui sont éparées un peu partout, dans les journaux les plus divers et sous tous les formats? Nous ne sommes pas encore si dépourvus de l'amour que nos aînés avaient pour les lettres et les sciences, que l'*Emulation* ne puisse trouver l'argent exigé pour une telle publication.

VII. Le conflit des langues dans le Jura bernois

L'année dernière, je regrettais que jusqu'ici l'on ne se fût pas encore occupé sérieusement, dans le monde philologique, de nos patois jurassiens. Mes plaintes n'auraient plus de motifs à présent. Un excellent livre a paru il y a quelques semaines sur les idiomes de notre pays. En voici le titre: *Die deutsch-französische Grenze in der Schweiz* (I^{er} Teil: *Die Sprachgrenze im Jura*), Basel, Georg, 1891. L'auteur est un jeune philologue bâlois, M. J. Zimmerli, qui vient de recevoir le bonnet de docteur, à l'université de Göttingue, précisément sur la présentation de l'ouvrage que j'ai le plaisir d'annoncer aujourd'hui.

J'aurais préféré — simple affaire d'amour-propre — que l'étude de notre langage eût été faite par un Jurassien ou par un étudiant bernois. Mais il ne faut pas être trop exigeant. C'est encore une chance que la chose ait été entreprise par un Suisse, un bon voisin, un Bâlois, et non par un Allemand.

* * *

Si l'étude spéciale de la frontière linguistique jurassienne avait été négligée jusqu'à nos jours, celle de la frontière franco-allemande en général avait déjà été tentée — je ne cite que quelques noms — par Narbert, par Gröber, et celle d'Alsace-Lorraine par Hornung et par Constant This. Le sujet n'était donc plus absolument neuf. Mais bien que la voie fût tracée, battue, je suis pourtant certain que le travail de M. Zimmerli sera apprécié par les néo-philologues à l'égal d'une œuvre de tous points originale.

La partie la plus importante du livre de notre compatriote, ce sont au fond les tableaux phonétiques dans lesquels il a consigné, pour un certain nombre de mots typiques, les modifications, dans nos dialectes, des voyelles et des consonnes latines. Il s'est servi, dans sa notation, de signes diacritiques qui ne seront probablement pas familiers aux laïques. Mais un peu d'attention et peut-être une lecture sérieuse de l'un ou l'autre ouvrage de Franz Beyer ou de Viëtor — *Französische Phonetik*, par exemple, *Schulze, Cöthen* — permettront bien vite à un Jurassien de lire couramment la scripture de Zimmerli et d'en découvrir l'utilité. On sera étonné de reconnaître avec quelle exactitude merveilleuse, mathématique, le jeune docteur a indiqué les nuances les plus légères de nos prononciations diverses. Les fautes sont extrêmement rares. Faut-il en noter une? M. Zimmerli dit que *portam* a gardé l'*r* dans tout le district de Porrentruy, à Bourrignon et à Seignelégier. C'est le contraire qui est vrai; cet *r* a disparu là et s'est conservé partout ailleurs, comme les tableaux le montrent du reste fort bien. L'erreur — répétée à propos de l'*r* de *cornu*, n'est donc même ici qu'une faute d'impression un peu incompréhensible, mais facile à corriger. J'ai peut-être même tort d'appuyer sur cette vétille, et ferais mieux de signaler aux lecteurs le changement de *fl*, comme de *cl*, en une palatale fricative initiale bien intéressante à laquelle Meyer-Lübke n'a pas, à mon avis, accordé toute l'importance nécessaire dans sa *Grammaire des langues romanes*. Zimmerli cite comme exemples de ce phénomène linguistique les mots *clavem*,

clarum, claudere, flammam, conflare, flancum; il aurait pu ajouter *flagellum*, dont les autres modifications sont en outre aussi fort curieuses, *florem, florere, flebilem*, etc.

* * *

Le rapide aperçu de la phonétique jurassienne est un modèle de sincérité scientifique et de précision. Il n'a pas été apporté moins de soin dans les renseignements donnés sur la ligne de démarcation des parlers français et allemands. Le savant bâlois les a puisés aux meilleures sources et les a le plus souvent contrôlés lui-même. Il n'était pas facile d'arriver à établir quelque chose de certain. Les deux idiomes ne sont pas séparés par une muraille de la Chine; l'un pénètre par-ci par-là dans le domaine du voisin, a l'air de vouloir s'y fixer à demeure, et souvent, dans telle ou telle localité, on ne sait plus, malgré l'enseignement donné à l'école dans une seule langue, si l'on est sur terre française ou sur terre allemande.

Toute la question a été fort bien traitée, quoique d'une façon sommaire, et étudiée à partir des origines. Avant l'invasion barbare, toute l'Helvétie était gallo-romaine. Si elle l'est demeurée ici et a cessé de l'être là, la cause en est dans les manières d'agir différentes des envahisseurs. Les Alemanes, barbares d'une grande rudesse, d'un égoïsme atroce et d'une cruauté singulière, qui ont peuplé la Suisse restée allemande de langue, furent rebelles à la civilisation des Gaules, mets trop délicat; ils exterminèrent les vaincus sans pitié ou les réduisirent en esclavage, faisant disparaître ainsi toute trace de la langue ou des usages de Rome. Dans l'Helvétie occidentale et dans la Séquanie, au contraire, les Bourgondes, la race germanique la plus noble et la plus affinée, adoptèrent la langue et les modes romaines, partagèrent les terres conquises avec les descendants des Gaulois, traitant bientôt même ceux-ci, sous Gondebaud, sur un pied d'égalité parfaite. *Burgundionibus leges mitiores instituit, ne Romanos opprimerent*, dit Grégoire de Tours.

La frontière entre les deux peuples, Alemanes et Bourgondes, était déjà à peu près la même que celle qui sépare les langues en Suisse. Toutefois, en ce qui concerne particulièrement notre Jura, deux immigrations amenant un grand nombre d'Allemands chez nous, auraient pu la faire avancer un peu vers l'ouest. La première a lieu continûment pendant presque toute la domination

épiscopale bâloise. Nos princes étaient en règle générale d'origine tudesque. A chaque nouvel avènement, arrivait une fournée de clients à la suite des Gundelsheim, des Blarer, des Reinach, des Roggenbach, etc. Mais c'étaient alors des Alsaciens ou des riverains de la Birse inférieure et du Rhin, quelquefois même des Germains au noble sang franque du Palatinat ou de la Hesse, qui venaient s'établir à l'ombre de la Réfouse comme officiers et domestiques de leurs altesses. Un *trek* d'une nature toute différente, mais appartenant à la même époque, c'est celui des anabaptistes, des *Teufets* (*Täufer*), qui ont mis en valeur les fermes des montagnes et ont donné quelques noms allemands, ça et là, aux accidents topographiques. Les *Teufets* sont pourtant, je le crois, un facteur linguistique négligeable. L'influence des Allemands épiscopaux n'a guère été plus grande. C'est une négative. Le prince et sa cour, venus de France ou, avec un système laïque et héréditaire, ayant pris racine dans nos contrées, auraient possiblement donné une impulsion plus forte à notre culture intellectuelle et par suite étendu le domaine *welche* jusqu'aux portes de Bâle. Ce n'est qu'une vaine hypothèse. Tels qu'ils ont été, les princes de Porrentruy n'ont guère nui à notre langue. On a longtemps haché de la paille au château, mais nos patois y avaient aussi droit de cité et restaient les maîtres de la ville et des campagnes.

Un second courant d'immigration, venu de la Suisse, celui-ci, a commencé lorsque la métallurgie et l'horlogerie ont pris dans nos vallées le développement surprenant qu'on y a remarqué et qu'on y voit encore, et s'est accentué à l'ouverture des chemins de fer. Les ouvriers de Choindez sont presque tous allemands. Les employés du *Jura-Simplon* le sont en grande majorité. De plus, les Jurassiens ayant déserté les champs pour l'atelier, des nuées de Bernois, de Soleurois, d'Argoviens et de Lucernois sont venus les remplacer devant la charrue ou dans la grange. On peut dire que dans quelques-uns de nos villages, à Moutier, par exemple, les paysans sont allemands pour la plupart. Par contre, un mouvement opposé s'est manifesté sur plusieurs points, également par suite de l'horlogerie. Rosière (*Welschenrohr*) était encore entièrement allemand en 1870; aujourd'hui sept familles et vingt célibataires parlent exclusivement français dans cette localité soleuroise. Même phénomène à Granges, où se trouve une colonie *welche* de quarante-sept familles; à Madretsch, où l'école française compte cent huit élèves. Mais c'est à Bienne que le progrès est le plus sensible. Cette ville, au siècle dernier, pouvait passer

pour tout à fait allemande. Maintenant, les élèves des écoles françaises y sont au nombre de mille quatre-vingt-quatorze, contre mille quatre cent neuf écoliers allemands. Le temps n'est pas éloigné où la proportion sera inverse. Cela corrobore bien ce que j'ai déjà dit à propos de la lutte pacifique et libre qui a lieu en Suisse entre les langues. Si l'allemand fait des gains dans les petites localités, s'il a annexé dans le cours des âges des villages romands comme Vigneules, Daucher, Gléresse, etc., le français prend sa revanche, en notre siècle, dans les centres éclairés, à Bienne, à Berne même. Le citadin moderne a besoin d'une langue littéraire et ne saurait s'accommoder longtemps encore d'une parlure rauque et inculte comme le patois suisse. Il en irait tout autrement si le français avait chez nous en face de lui, comme ennemi, l'allemand littéraire, prononcé avec la douceur et parlé avec l'élégance que l'on observe quelquefois dans le nord de l'Allemagne, chez les Saxons et les Francs. Seulement, voilà, le français a bel et bien l'avance dans la Suisse occidentale; il a soumis les dialectes et restera vainqueur du *dütsch*, n'en déplaise à certains Antisthènes helvétiques qui veulent faire de la rudesse en tout et partout une vertu républicaine. Et si la victoire vient lentement, elle n'en sera pas moins complète, car les villes une fois conquises, elles réagiront sur les campagnes. Imaginez-vous Berne et Bienne villes françaises: Vigneules aura tôt fait de retourner sa veste. Nous ne verrons pas ces choses; mais, en vérité, je vous le dis, elles arriveront.

Dans le Jura proprement dit, où un boulevard important fait défaut — Porrentruy est trop excentrique, — la lutte ne sera pourtant pas mortelle à la langue welche. Crémines, Moutier, Choindez, Delémont ont, il est vrai, de fortes minorités allemandes, dues à l'immigration formidable des dernières décennies. Mais enfin, quand un verre est plein, on ne saurait y verser encore un seau d'eau. Les Allemands, à la suite des chemins de fer, ont afflué en masse, tout d'un coup, sont arrivés comme des avalanches. Dorénavant, le mouvement sera plus régulier, partant plus lent. Les immigrés, que nous considérons du reste comme de vrais frères et pas le moins du monde comme des étrangers importuns, se franciseront et auront simplement apporté la richesse d'une sève nouvelle, devenue d'autant meilleure par cela même que l'arbre a été transplanté. Après une oscillation passagère, l'antique frontière alemano-bourgonde reprendra sa stabilité. La seule perte que le français pourrait faire viendrait de la construction de la ligne du Weis-

senstein. Les villages de la vallée de la Rauss, avec Moutier, se germaniseront peut-être entièrement; mais tout cela se regagnera à Soleure.

* * *

M. Zimmerli a consacré encore un chapitre intéressant à la construction des maisons jurassiennes, à la construction celto-romaine et à la construction allemande. L'espace me manque pour qu'il me soit permis de m'occuper de ce sujet et d'ajouter quelques remarques que j'avais l'intention de faire en commençant ma chronique. Je renvoie tout uniment mes lecteurs au livre même. Je le leur recommande en toute sécurité comme un ouvrage consciencieux, sobre, et, quoique modeste, d'une valeur scientifique absolue.

VIII. Une « Promenade pittoresque dans l'ancien Evêché de Bâle »

L'Histoire littéraire de la Suisse romande parle avec éloge de beaucoup de Bernois ayant écrit en français et même en très bon français. C'est ainsi que M. V. Rossel consacre à Samuel Henzi, connu de tous comme conspirateur, moins célèbre chez nous comme écrivain, une étude extrêmement intéressante et qui contient des détails inédits, restés ignorés de Gaullieur et de Xavier Kohler, les biographes de l'auteur du *Messenger du Pinde* et de *l'Homère travesti*.

M. Virgile Rossel ayant consulté Xavier Kohler (*Les œuvres poétiques de Samuel Henzi, 1871*), je suis étonné qu'amoureux comme il l'est de tout ce qui tient à notre petite patrie jurassienne, il n'ait pas fait allusion, au moins en quelques mots, au fils du décapité de 1749, à Rodolphe Hentzi — M. Kohler fait remarquer le changement d'orthographe du nom de famille, — gouverneur des pages du stathouder de Hollande, et ami du doyen Bridel et du maire Bourquin de Sonceboz. Xavier Kohler analyse en effet, à la suite de son travail sur les œuvres poétiques de Samuel Henzi, un ouvrage de Rodolphe, ouvrage émaillé de trop de citations latines, anglaises ou italiennes, mais souvent agréable à lire et toujours plein d'intérêt. C'est intitulé *Promenade pittoresque dans l'évêché de Bâle, aux bords de la Birse, de la Sorne et de la Suze* (deux volumes in-8°). La *Promenade* est « accompagnée

de quarante-quatre paysages et sites romantiques fidèlement copiés d'après nature ». M. Kohler cite l'édition de Graebe, d'Amsterdam (sans date). J'ai pris mes notes, il y a quelque cinq ou six ans, dans celle de Bakhuyzen, de la Haye (1808), — probablement une réimpression.

Rodolphe Hentzi naquit à Berne en 1731 et mourut, selon les encyclopédies, à La Haye, en 1803. Il fit ses études préparatoires dans le pensionnat de Neuveville, où il se trouvait lorsque son père fut exilé de Berne (1744), et il garda toujours les plus doux souvenirs du pays welche. S'étant établi en Hollande après les événements de 1749, il n'oublia du reste jamais sa patrie et tint constamment à honneur de rester Suisse. Ses travaux, dit Xavier Kohler, se rapportent même tous, de 1780 jusqu'à sa mort, au pays helvétique. Les *Vues des Alpes et glaciers les plus remarquables de la Suisse* (quarante feuilles gravées et coloriées, Paris, 1780) sont fort estimées.

De temps en temps, Hentzi publiait l'une ou l'autre chose dans les *Etrennes helvétiques* de son ami de Montreux. En 1787, il donne la *Course dans le Comté de Neuchâtel*, que Bridel réimprima dans les *Mélanges helvétiques* en louant fort le style de l'auteur.

Il est curieux que les deux amis, le pasteur vaudois et le gouverneur des pages du stathouder Willem V, se soient chacun de son côté occupés de notre petite Rauracie avec un soin jaloux. Tout le monde lettré jurassien et suisse connaît la *Course de Bâle à Bienne* du premier. Mais la *Promenade pittoresque* du second est plus oubliée. C'est pourtant un livre digne d'être lu dans le Jura. Le style, comme je l'ai dit, souffre d'une trop grande abondance de citations étrangères, et les dieux de l'antiquité jouent un rôle d'une importance exagérée dans les descriptions de nos sites, qu'il soit question des gorges de Moutier ou de celles d'Undervelier. Mais l'auteur, qui, en compagnie de son peintre Rosenberg, de Danzig, a parcouru trois fois l'Evêché — 1789, 1792, 1795, — l'auteur a tout vu dans notre pays. Il connaît jusqu'aux femmes de Vellerat. « A Vellerat, écrit-il, le premier objet qui frappa mes regards fut un couple de jeunes et jolies paysannes qui étaient occupées au bord d'une fontaine, l'une à laver du linge, et l'autre à nettoyer des utensiles de cuisine. »

Notre voyageur est un gentleman irréprochable, très fin, qui juge toutes choses avec beaucoup de scepticisme et une grande bienveillance. C'est un guide fin dix-huitième siècle, un guide des

plus aimables. Il n'a guère de sévérité que pour les prêtres et les moines. Bien qu'assez religieux lui-même, il ne peut sentir les ecclésiastiques romains et ne fait guère d'exception que pour le chanoine baron de Gléresse et le grand-prévôt d'Eberstein. On reconnaît en lui le protestant orthodoxe, rigide, qui, il y a cent ans ou moins, pouvait être fort agréable à la ville et était néanmoins peu tolérant quant aux principes. Je me garderai de raconter ce qu'il dit du chapitre de Moutier, émigré à Delémont lors de la Réforme. C'est peu édifiant. Comme il est possible de croire que c'est vrai, l'un ou l'autre de nos jeunes abbés catholiques qui ont des lettres ferait bien de tirer la chose au clair.

M. Kohler a cité plusieurs des passages les plus intéressants de la *Promenade pittoresque*. Je ne veux pas les répéter ici et je renvoie mes lecteurs à l'étude si bien faite de notre compatriote. Cette étude a été publiée dans les actes de l'*Emulation* et en tirage à part, il y aura vingt ans au mois d'août. Elle n'est donc pas encore introuvable.

Je me permets de dire ici entre parenthèses combien il est regrettable que les nombreux travaux de Kohler soient éparpillés à droite et à gauche dans des brochures de tous les formats. Ces travaux ont infiniment plus de valeur, pour nous autres Jurassiens, et même pour toute la Suisse, que ne le croient certains jeunes gens plus enclins et plus habiles à prononcer des jugements apodictiques, en deux temps et trois mouvements, qu'à produire quelque chose de sérieux. Une édition des œuvres diverses du trop modeste, mais très réel savant bruntrutain — lequel serait devenu un maître philologue dans un milieu plus calme —, serait des plus désirables. C'est à la *Société d'émulation* de voir si une telle édition est possible.

M. Kohler a pourtant laissé à glaner dans la *Promenade pittoresque* et je transcris, pour finir, trois citations qui intéresseront peut-être les Delémontains et les Prévôtois.

Nous sommes en 1796. Hentzi se trouve à Delémont. « La dépense de la cour épiscopale, dit-il, qui venait régulièrement passer la belle saison à Delémont, et le séjour des chanoines bien rentés de la collégiale, faisaient vivre dans l'aisance les bourgeois et les bourgeoises, auxquels il ne reste maintenant d'autre ressource que la culture de leurs champs. Ma ronde finie, j'entrai dans une auberge anonyme, autrefois nommée *Le Bœuf*, mais qui avait plié son enseigne. J'y trouvai rassemblés les anciens notables du lieu, tous très mécontents du nouvel ordre de choses, qui, selon eux, n'a-

vait abouti qu'à ruiner les honnêtes gens et à enrichir quelques fripons avides. Je n'eus garde de me mêler à leur conversation politique; la prudence me disait tout bas de me taire et de garder un silence éloquent au milieu de ces jérémiades ».

Le touriste va s'engager dans les gorges de Moutier. Il passe à Courrendlin et nous montre que ce n'est pas d'aujourd'hui que nous connaissons le chemin de l'auberge. « En quittant la vallée de Delémont, on entre dans le village de Courrendlin . . . Tout était en mouvement à Courrendlin; on y célébrait la fête du patron du lieu. Le cabaret où j'entrai pour me rafraîchir, était rempli de paysans et de paysannes, occupés à se divertir et à oublier pour quelques instants leur misère, les uns en s'enivrant d'une mauvaise piquette, et les autres en dansant au son d'un violon,

*Qui, par sa forme irrégulière,
Avait l'air d'une souricière;
On en tirait des sons que l'oreille des rats
Aurait pris pour des cris de chats.»*

Voyons maintenant ce crayon du *président du gouvernement provisoire de la Prévôté de Moutier-Grandval*: « Logé au *Cheval blanc*, très bonne auberge du village (Moutier), je comptais y digérer en paix mon souper, quand je me vis accosté assez brusquement par un homme dont l'air morose et grossier n'annonçait rien de bon. C'était le sieur M . . . , greffier ou justicier du village. Lors de l'invasion des Français, cette partie de la Prévôté dite *Sur les Roches*, de même que l'autre qui s'étend jusqu'à Courrendlin et au milieu de la vallée de Delémont, qui jouissait de la combourgeoisie de Berne, avait été respectée par les troupes françaises et s'était constituée *ad interim* en gouvernement municipal. Le greffier M . . . avait en conséquence pris le titre ronflant de *président du gouvernement provisoire de la Prévôté de Moutier-Grandval*. Fier d'une qualification aussi pompeuse, le magistrat villageois mettait une haute importance dans l'exercice des attributions de sa nouvelle dignité. Quelques paysans des environs, m'ayant vu occupé à dessiner et à écrire dans le défilé voisin, m'avaient dénoncé à *Monsieur le président du gouvernement provisoire, etc., etc.* Dans un temps critique et sous un nouveau gouvernement, tout est suspect. Un interrogatoire minutieux, auquel je fus obligé de répondre, finit cependant très amicalement à la vue de mon certificat d'origine, décoré et sanctionné par l'ours

bernois. Le président, à la vue de l'animal auguste, avec lequel, révérence parler, il avait quelque ressemblance, apposa magistralement son *visa* à mon passeport.»

Ma chronique ne doit naturellement pas être considérée comme une étude sur Rodolphe Hentzi. Je n'ai pas eu d'autre but aujourd'hui que de rappeler un curieux travail de Xavier Kohler et d'inspirer à quelques-uns le désir de refaire, avec un vieux Berinois une promenade à travers l'ancien Evêché.

IX. Une « Histoire littéraire de la Suisse romande » par un auteur jurassien

Depuis longtemps, les meilleurs esprits de notre petite patrie ont désiré une histoire littéraire de la Suisse romande. Les essais de Senebier, de Daguët, d'Hornung, d'Amiel, de X. Kohler, de Péquignot, d'une foule d'autres, en font foi. Les uns se sont bornés à des monographies, les autres s'en sont tenus à de rapides ébauches générales, mais tous rêvaient l'affirmation de notre existence littéraire. L'initiative d'un travail sérieusement synthétique a été cependant prise, il faut bien l'avouer, par un Allemand, M. le Dr Semmig, qui fit paraître, en 1884, à Zurich, un volume intitulé *Kultur- und Literatur-Geschichte der französischen Schweiz und Savoyens*. Cet ouvrage est fort mal fait; mais, malgré ses imperfections, il a été le premier tableau un peu complet de notre littérature et de notre civilisation, et, de bonne foi, nous devons reconnaître qu'il n'a pas été tout à fait inutile. Il a réveillé notre amour-propre national et suscité de nouvelles tentatives plus hardies, mieux conçues, celles de deux d'entre nos meilleurs écrivains romands contemporains, MM. Virgile Rossel et Philippe Godet. Le malheur, c'est que la noble ardeur de ces vaillants représentants de notre vie intellectuelle a été la cause d'une inimitié regrettable. N'ayant eu connaissance de la querelle — peut-être même déjà apaisée — que par ce qu'en a dit l'un ou l'autre journal, je n'ai pas le droit de m'étendre sur cette question délicate. Je me contenterai de dire que M. Godet a certainement eu tort de prétendre s'approprier l'idée — que, tout bas, beaucoup caressaient — d'une œuvre dont l'éclosion était dans l'air, dont l'heure enfin avait sonné.

Les deux livres que nous devons à la rivalité de MM. Rossel et Godet ne se ressemblent du reste guère et ont tous les deux

raison d'être. Godet est un aperçu alerte, résumé très bien écrit de ce que nous ont laissé sur nos lettres Vinet, Ste-Beuve, Sayous, Rey, Amiel, Marc Monnier, Hornung, etc. Tout est clair, enlevé, dans l'*Histoire littéraire de la Suisse française*; les laïques et les dames pour qui la littérature n'est pas une étude, mais un objet de curiosité, amusement moins frivole que le cotillon ou le lawn-tennis, trouveront là-dedans une lecture des plus attachantes.

Rossel peut en outre, lui, compter encore sur un autre public lettré et savant. On est étonné de la somme de travail qu'il doit avoir dépensée pour créer la mine inépuisable de renseignements qu'il nous offre. L'*Histoire littéraire de la Suisse romande* est une de ces œuvres qui font époque dans une littérature. On ne pourra désormais plus parler de notre pays sans en faire mention comme première et principale source pour ce qui concerne notre culture sociale et littéraire. Les lauriers sont coupés pour longtemps dans ce domaine. On ne refera plus ce livre. On le continuera. Et c'est ce qui le distingue surtout de Godet. On pourrait écrire une foule de résumés comme celui-ci, les uns plus longs, les autres plus courts, — quoique tous, fort probablement, il est vrai, dans un style inférieur au style de l'adorateur de M^{me} de Charrière. — Il en faudra même un pour nos écoles. Le travail de Rossel, au contraire, n'est pas à recommencer.

Je voudrais faire un compte-rendu de l'*Histoire littéraire de la Suisse romande* et même hasarder quelques remarques — un chroniqueur ne se refuse rien — surtout sur le premier tome. Mais le moyen de parler dignement, au pied levé, en une ou deux colonnes du *Démocrate*, de deux forts volumes in-octavo contenant près de douze cents pages! Ce serait folie que de l'essayer. J'aime beaucoup mieux revenir de temps en temps sur le sujet, dans mes articles de chaque semaine, et, pour aujourd'hui, je me contente d'annoncer l'ouvrage. On peut le recommander non seulement à ceux qui s'occupent d'une manière plus spéciale des lettres romandes, mais encore aux gens qui s'attachent simplement à l'étude de la littérature de la France en général. Il leur est même indispensable. M. Rossel juge tous les noms, même les plus grands, avec une indépendance d'esprit, une honnêteté et une franchise qui me ravissent. Il vous fait penser vous-même et vous ouvre des coins d'horizon non soupçonnés. Un exemple. Je crois avoir lu tout ce qu'a écrit M^{me} de Staël, ainsi que la plupart des travaux importants publiés sur cette femme extraordinaire. Eh bien! je dois avouer que le jugement de Rossel m'a montré quelque chose que

je n'avais pas su voir et qu'il a modifié assez sensiblement l'image que je m'étais faite de la fille de Necker. J'en pourrais dire autant à propos de plusieurs autres écrivains. Les appréciations du lettré bernois ont du neuf et dans le fond et dans la forme. Il a dédaigné les grandes phrases délayées des vieux critiques pour un style plus personnel, plus vif, plus naturel, qui rappelle l'élégant et gracieux abandon de Saint-Beuve, tout en restant absolument original. Ce style vous fait connaître l'homme, l'auteur, et l'auteur vous devient un ami.

M. Rossel termine son second volume en souhaitant que les divers Suisses romands cessent de se tenir à part, rentrés dans leurs coquilles, comme ç'a été un peu ou beaucoup le cas jusqu'ici. Son vœu sera exaucé, non point parce qu'on le voudra, mais parce qu'il le faudra, ce qui est plus sûr. L'humanité, lorsqu'elle est sur le chemin du progrès, cherche dans une cohésion, dans une unité toujours plus grande, des forces supérieures de développement; la décadence, au contraire, est toujours caractérisée par un mouvement centrifuge, par une désagrégation.

Depuis le moyen âge, l'histoire de la Suisse occidentale est celle des efforts qui ont été nécessaires pour en faire un tout politique. Et c'est Berne, centre géométrique, sommet du secteur dont l'arc s'étend de Genève à Porrentruy, c'est Berne qui s'est chargé d'attirer toute l'ancienne Bourgogne transjurane dans l'orbite de la Confédération. Ce sera Berne encore qui sera le nœud de l'unité littéraire romande. On criera au paradoxe, on se moquera de Jean Bron, ¹⁾ — si on le lit. On rira tant qu'on voudra, Berne deviendra la capitale des Welsches; c'est inévitable, c'est la conséquence logique des causes naturelles, qui ne laissent à l'homme qu'une influence passagère. La chose n'arrivera pas demain, bien sûr, mais elle arrivera. Genève, Lausanne, Neuchâtel n'y perdront d'ailleurs pas grand'chose et auraient tort de s'émouvoir. Les cantons français étant pour ainsi dire inondés par un flot montant de Bernois, d'Argoviens et de ressortissants d'autres Etats confédérés ou étrangers, le moment n'est pas éloigné où le particularisme ne laisserait plus rien à désirer sous le rapport du ridicule.

¹⁾ Pseudonyme de Ch.-Jos. Gigandet.

X. Robert Caze (1853-1886)

Lorsque Robert Caze mourut, en 1886, des suites du malheureux duel qu'il avait eu avec Vignier au sujet de son volume de nouvelles intitulé *Dans l'intimité*, je craignais qu'il ne fût bientôt oublié de tous, malgré les nécrologies sympathiques et élogieuses qui parurent en France, en Suisse, en Allemagne — la *Frankfurter Zeitung* consacra plusieurs colonnes à notre ami, — en Hollande, un peu partout. On se désintéressera de sa mémoire, me disais-je: en France, parce qu'il s'était fait naturaliser Suisse et avait à peine eu le temps de reprendre langue sur les bords de la Seine; en Suisse, parce que l'ayant vu retourner à Paris, on le considère comme redevenu Français. Saurait-on être juste et reconnaître, des deux côtés du Jura, que le jeune auteur n'était pas le premier venu, que si sa philosophie, sa compréhension de l'humaine nature n'était pas encore arrivée à maturité et ne se distinguait pas par l'élévation qu'on doit rencontrer chez les grands écrivains, il n'en était pas moins un virtuose dans la technique, dans l'art d'écrire, et qu'il avait rendu de grands services à la langue, soit dans nos montagnes, où il a donné l'amour des lettres à plus d'un, soit à Paris, où il n'a pas été sans influence sur la jeune école qui cherche actuellement à se délivrer de la formule dans laquelle Zola a prétendu emprisonner à jamais le roman français? Cette dernière assertion a l'air d'un paradoxe, *Femmes à soldats*, *Le martyr d'Annil* et d'autres œuvres de Caze ayant tous les dehors d'un franc naturalisme. Un examen attentif de ses productions ultérieures prouve cependant bien vite qu'il devait se dégager de l'école zoliste et serait devenu lui-même, dans une autre direction, le chef d'une pléiade toute prête à le suivre.

Mes sombres prévisions ne se sont heureusement pas réalisées. Les Français citent Caze avec honneur. Il lui a été fait une part assez belle, comme poète, dans la grande *Anthologie du XIX^e siècle*, éditée par Lemerre, et Merlet a accueilli deux de ses tableautins rustiques, si finement brossés, dans le premier volume de l'anthologie classique qu'il vient de publier. D'un autre côté, Villate, Lorédan Larchey et d'autres se réfèrent souvent à *La sortie d'Angèle* et à *Paris vivant*, dans leurs recueils de parisismes ou dans leurs dictionnaires.

En Suisse . . . les *Chants du pays* et Philippe Godet ont en-

tièrement négligé celui qui cependant porta l'uniforme fédéral et fut président de l'*Emulation*, une institution éminemment nationale. Aussi, est-ce avec un vif plaisir que je viens de lire les lignes émues que lui consacre Virgile Rossel dans le second tome de de son bel ouvrage sur l'histoire de la littérature de la Suisse française. Nos confédérés peuvent faire les grands seigneurs et feindre d'ignorer Caze, je suis bien sûr que nous autres, les Bernois, amis et ennemis, nous garderons religieusement le souvenir de celui qui a été pour plusieurs, dans les belles années de jeunesse, le guide, l'âme, le maître — *duca, signore, maëstro*.

Si je parle de Robert Caze aujourd'hui, c'est pour signaler à mes lecteurs un livre dont la couverture ne porte point son nom comme auteur, mais à la rédaction duquel il a pris une grande part. J'entends *Wassili Samarin*, roman de la série *La vie partout*, de Philippe Daryl, pseudonyme, on le sait, de Paschal Grousset, ancien directeur des affaires étrangères de la Commune. La Commune a eu en effet ses affaires étrangères, je ne sais trop pourquoi. Robert Caze de Bercieux — Anatole France l'a rappelé dans le *Temps* — y fut même secrétaire-général et quelque chose comme introducteur des ambassadeurs. Il prenait l'affaire fort au sérieux et offrit un jour sans rire un poste diplomatique à M. France lui-même. Le secrétaire-général avait dix-huit ans. O sainte jeunesse!

Wassili Samarin, signé Tiburce Moray, paraissait dans le *Temps*, vers 1884, si je me rappelle bien. Je me mis par hasard à parcourir ce feuilleton et fus très intrigué en voyant que l'action se passait à Berne et à Porrentruy, et en reconnaissant l'exactitude des descriptions. Quelque temps après, étant allé voir Caze dans son appartement de la rue Rodier, je lui fis part de la chose. Pour toute réponse, il tira du meuble où s'entassaient ses manuscrits et ses plans de romans, un gros cahier rempli de sa claire, régulière, élégante écriture. C'était *Wassili Samarin*! Pourquoi Philippe Daryl a omis ensuite de faire mention de son collaborateur dans le volume paru chez Hetzel, je l'ignore. Il a eu ses raisons, que je ne me permets pas de rechercher, assuré que je suis qu'elles sont bonnes et honnêtes. Toutefois, il m'a semblé n'être pas sans utilité de dire aux Jurassiens ce que je sais, et de leur recommander de jeter un coup d'œil sur le livre. C'est l'histoire, du reste assez tirée par les cheveux, à mon avis, de complots nihilistes; mais il y a là aussi un épisode d'amour d'une étrangeté, d'un charme attirants. De plus, la figure de Pierre Tissier, l'étu-

diant bernois, le médecin bruntrutain, est fort intéressante, et les descriptions de la Vacherie Mouillard, de Seleute et d'autres environs de Porrentruy, ne laisseront pas sans émotion tous ceux qui ont passé leur printemps dans la cité des princes-évêques.

En lisant *Wassali Samarin*, on reconnaîtra en outre combien Caze au fond aimait notre pays. Il y a vécu les années où l'homme sort de la chrysalide, de l'adolescent. Ce séjour avait fait sur lui une impression ineffaçable. L'auteur de *l'Elève Gendrevin*, de *La Semaine d'Ursule*, de *Grand'mère* avait reçu le sceau jurassien, et il serait toujours resté nôtre, même si l'impitoyable faucheuse l'avait épargné plus longtemps et que le succès l'eût attaché sans retour au pavé de la grande ville.

XI. A propos de nos patois

Dans un article précédent, j'ai déjà fait remarquer quelle importance les patois ont pour la phonologie. Gilliéron et Clédât publient même des revues qui s'occupent presque exclusivement des dialectes français ou provençaux, seulement là comme dans tous les travaux que j'ai eus sous les yeux, je n'ai trouvé que peu de chose concernant le Jura. Nos idiomes sont pourtant des plus intéressants. Nombre de sons, voyelles, consonnes, générés sous l'influence germanique, nous appartiennent pour ainsi dire en propre; d'autres ressemblent fortement aux sons romanches, et cette particularité ne serait pas indifférente à la solution de plus d'un problème à l'ordre du jour. D'où vient donc cette mise en quarantaine de notre langue? Probablement de ce que personne, dans le Jura bernois, à part l'infatigable et savant M. Xavier Kohler, ne s'est occupé de la chose; quant aux étrangers, il leur était difficile de le faire, puisqu'ils manquent de matériaux, de documents. Qu'a-t-on publié en effet, jusqu'ici en patois jurassien, à part *Les Painies*, de Raspieler, deux ou trois chansons de Cuenin (*Les Etius*, etc.) et quelques articles du *Frondeur*? Rien que je sache.

Il serait urgent de faire quelque chose de ce côté-là. La *Société d'émulation* rendrait un grand service à la science philologique en prenant en main la publication d'un recueil dans lequel on pourrait rencontrer des spécimens de nos parlers divers. Il suffirait que des membres de tous les recoins du pays voulussent mettre au point les chants populaires arrivés jusqu'à nous, ou

écrire, en se servant autant que possible de formes exclusivement dialectales, quelques poésies, quelques nouvelles, ou simplement traduire des morceaux étrangers, l'évangile de Matthieu, par exemple — ne riez pas! — dans les patois de la Montagne de Diesse, de Tavannes, de Delémont, de l'Ajoie, des Franches-Montagnes. J'ai nommé l'évangile de Matthieu, parce qu'il est traduit déjà en un grand nombre de dialectes et qu'il est ainsi éminemment propre à favoriser une étude comparative. Il ne serait pas absolument nécessaire dans la rédaction du livre de faire usage d'une notation savante, ni surtout de se servir de caractères diacritiques; mais si on voulait le faire, on trouverait facilement les éléments d'une graphie uniforme et rationnelle dans Gröber, dans Passy, dans Viëtor, dans Hatzfeld ou d'autres ouvrages, qu'indiqueraient sans doute volontiers les professeurs de philologie romane ou de langue française de Berne ou de Porrentruy.

Nos confédérés allemands ont déjà consacré depuis plusieurs années, sous la direction de M. le professeur Sutermeister, à publier pour les cantons du centre et de l'est des recueils semblables à celui que je désirerais pour notre contrée. Et si nous voulons que notre vieille parlure ne disparaisse pas sans laisser la moindre trace, nous devons nous-mêmes nous mettre à l'œuvre incessamment. Les Suisses allemands garderont leurs affreux jargons longtemps encore. Nos débris du français du moyen âge, au contraire, n'en ont plus que pour quelques décennies. Dans nos villes et nos plus gros villages, le langage populaire a du reste déjà perdu toute attache, toute racine, et nul ne le regrette outre mesure; il en sera bientôt de même, dans vingt ans, dans trente ans, dans les plus petites de nos bourgades. La rapidité des communications, l'école primaire obligatoire, le journal, le besoin caractéristique d'un français d'unité, de simplification sont de puissantes causes de nivellement des idiomes, causes auxquelles rien ne pourra résister. Nos patois de maintenant ne sont en outre plus une langue pure et il en est ainsi certainement depuis plus de deux siècles; Raspieler, dans *Les Painies*, se sert de nombreux mots modernes; il le fallait bien, de nouvelles idées demandant de nouvelles expressions. Hâtons-nous donc de donner l'éternité de la lettre à ce qui est en train de mourir!

L'Emulation ne saurait mieux signaler son réveil si réjouissant qu'en se chargeant du travail que je recommande et qui serait comme le testament du vieux temps.

Ce sont là sinon toutes les études, du moins les travaux les plus importants que Ch.-J. Gigandet a consacrés à la littérature de son pays natal. On regrettera profondément que ce juge si parfaitement informé et cet écrivain renommé n'ait pu nous donner une histoire complète des lettres jurassiennes. Il a du moins laissé de précieux matériaux, et, encore une fois, nous estimons qu'ils valaient la peine d'être conservés.

V. R.

